

America, America d'Elia Kazan
Racines
America, America, Etats-Unis 1963, 174 minutes
Maurice Elia

Numéro 229, janvier–février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (2004). Compte rendu de [America, America d'Elia Kazan : racines / America, America, Etats-Unis 1963, 174 minutes]. *Séquences*, (229), 41–41.

America, America

d'ELIA KAZAN

1964

Racines



Une profonde sagesse humaine

Elia Kazan l'a avoué plusieurs fois au cours d'entrevues qu'il a accordées : il a toujours senti une fissure en lui, toujours senti qu'il était à la fois un Grec élevé en Turquie et un Américain. Cette fissure expliquerait peut-être sa *trahison* (la révélation du nom d'anciens camarades à la commission des activités anti-américaines du sénateur McCarthy), une action qu'il commenterait en détail dans un livre en 1970, mais qu'il expose sous le couvert d'une sorte de fiction autobiographique avec **America, America** dès 1963. On pourrait continuer d'accuser Kazan, de le couvrir des pires épithètes, on ne peut ignorer qu'avec cette épopée, il a essayé (et réussi) un film dense, épais, d'une richesse exceptionnelle tant sur le plan dramatique, psychologique que plastique.

Le cinéaste a toujours eu un goût prononcé, peut-être inconscient, pour ce qu'il a appelé « les événements vastes et fondamentaux » de l'existence. Et l'histoire de Stavros Topouzoglou, héros du film adapté de son propre roman, fait partie de ces événements. Le roman était déjà une sorte de long synopsis plus ou moins rédigé sous forme cinématographique. C'est le récit du propre oncle de Kazan, émigrant turc arrivé aux États-Unis au début du XX^e siècle et à qui le jeune Elia, né à Constantinople en 1909 doit d'être devenu Américain quelques années plus tard. Histoire d'un garçon pauvre donc, assoiffé de liberté et de bonheur, qui arrive en Amérique, après avoir vécu l'enfer des persécutions raciales et religieuses dans son pays. Le voyage lui-même lui a fait découvert la haine, la ruse, le mensonge, la violence. Il a tué un homme qui l'humiliait, il a trompé une fille qui l'aimait, il s'est littéralement prostitué à une riche Américaine, il a menti à tout un chacun. Quand il viole ainsi tous les principes qu'on lui a inculqués dans son enfance, on sent que c'est très pénible pour lui, très avilissant. Kazan montre, dans des scènes inoubliables, comment Stavros, malgré toutes ces turpitudes, garde son honneur intact et, s'il se penche pour baiser enfin le bitume de la terre qui

l'accueille, il peut dire qu'il est arrivé à destination la tête haute. Devenu un Américain, il est baptisé d'un nouveau nom par l'officier d'immigration.

Stavros avait rougi des années auparavant lorsqu'il avait vu son père faire des sourires et des courbettes devant l'occupant turc, se justifiant en admettant qu'au cours de sa vie, il lui était arrivé de faire « des choses... que veux-tu !... Nous étions complètement à la merci des Turcs », mais qu'au plus profond de lui, il avait gardé son « honneur intact, intact ! » Et d'ajouter : « Tu vois, nous vivons encore. Au bout de quelque temps, on ne sent plus la honte. » Comment ne pas penser que c'est Kazan lui-même qui s'exprime par l'intermédiaire de son film, qu'une sorte de rédemption est en train de s'opérer, là, sous nos yeux ? Et on ne pourra s'empêcher, tout au long des films subséquents de Kazan (**The Arrangement**, **The Visitors**, **The Last Tycoon**), de se demander s'il a toujours gardé son honneur intact, s'il n'a plus senti la honte, et si dans le monde brutal où nous vivons, on peut toujours rester pur.

C'est donc sur bien des aspects qu'**America, America** plonge ses racines dans une profonde sagesse humaine. Œuvre ambitieuse, qui tient à la fois de l'autobiographie et de la confession, conçue un peu comme une légende biblique (on pense à **East of Eden** que Kazan adapta de John Steinbeck quelques années plus tôt), le film demeure un grand morceau de cinéma, qui doit sa grandeur à l'un des cinéastes les plus romanesques et les plus romantiques de l'histoire du cinéma américain. **ES**

Maurice Elia

États-Unis 1963, 174 minutes — Réal. : Elia Kazan — Scén. : Elia Kazan — Photo : Haskell Wexler — Mont. : Dede Allen — Mus. : Manos Hadjidakis — Déc. : Gene Callahan — Cost. : Anna Hill Johnstone — Int. : Stathis Giallelis (Stavros Topouzoglou), Frank Wolff (Vartan Damadian), Elena Karam (Vasso Topouzoglou), Lou Antonio (Abdul), John Marley (Garabet), Estelle Hemsley (la grand-mère), Katharine Balfour (Sophia), Joanna Frank (Vartuhi) — Prod. : Elia Kazan.